

Amitiés Dominicaines



TRANSCENDANCE

Bulletin du Laïcat dominicain n° 323

Avril - Mai - Juin 2024

AMITIÉS DOMINICAINES

Ce périodique est une initiative des fraternités laïques dominicaines francophones, une des trois branches de l'Ordre dominicain avec les frères prêcheurs et les moniales de la Province St Thomas d'Aquin en Belgique. Sa rédaction est assurée par les membres des fraternités laïques, en collaboration avec les frères ou les sœurs.

Dans le désir de faire rayonner le souffle et la spiritualité de saint Dominique auprès de toutes celles et tous ceux qui s'y intéressent, il partage fraternellement les échos de notre vie de prière, de recherche de vérité et de témoignage, à l'écoute des hommes et des femmes de notre temps.

Président des fraternités dominicaines de Belgique francophone :

Pierre-Paul BOULANGER
0473 67 39 97 – president@laicsdominicains.be

Site des fraternités de Belgique francophone :

www.laicsdominicains.be

SOMMAIRE DU n° 323 - *Transcendance*

	Édito	3
Dossier	Pis que le mort, l'indifférence	5
	La Transcendance, pour moi...	9
	Peindre me procure un sentiment de transcendance	15
	Poésie, immanence retournée	17
	Vous avez dit « transcendance » ?	21
	Le chemin de Maître Eckhart	26

Éditorial

Cher.e ami.e,
Chers frère et sœur en saint Dominique,

Peut-on encore parler de transcendance aujourd'hui ? Et faire l'impasse d'une réflexion philosophique à ce sujet ? Nous frotter à ces questions a été le défi de ce numéro.

Les pages entrelacent les témoignages de la clarisse Christine Daine et de la peintre Caroline Charlot-Dayez avec le point de vue du poète Jacques Vandenschrick. Et confronte le chemin proposé par maître Eckhart avec les propos d'athées comme Jean Claude Bologne, Marguerite de Yourcenar, Nietzsche.

Impression que l'univers s'ouvre, que quelque chose nous dépasse et est en même temps infiniment proche, impression de néant, de vide ou de flou, temps qui s'arrête, éclat furtif d'une lumière autre, confiance, joie, entrevision d'un monde plus clair, plus profond, moins injuste, voilà ce qu'a déclenché chez eux la lecture d'un poème, la contemplation d'une icône, la peinture d'un tableau, la stupéfiante beauté du monde.

Cet indicible ne peut se dire que de façon paradoxale : un loin-près, une présence-absence, l'absolu perçu dans un clin d'œil ou un bruissement. Pour ces chrétiens comme pour ces athées, cela exclut une transcendance qui nous surplomberait de sa puissance, un Être supérieur sans relation avec ce que nous avons de plus intime et libérateur.

Les philosophes l'énoncent avec leurs concepts : « Ex-ister nous fait sortir de nous-même, en refusant l'idolâtrie du Moi, et nous ouvre à l'appel de l'Autre, nous amenant à aimer, à donner sans jamais imposer », dit Dominique Collin. Pour François Jullien, « La dé-coïncidence fait entendre l'inouï », rejoignant ainsi une des plus fortes intuitions de Maurice Bellet.

Pour le Comité de rédaction,
Jean-Pierre BINAME, OP

TRANSCENDANCE



Caroline CHARIOT-DAYEZ, *La Grâce*

Le problème de la notion de transcendance, c'est que son sens, apparemment, la conduit à l'échec. Ce que l'on pense sous le nom de transcendance, en effet, c'est ce qui est au-delà (*trans*), et ne se laisse pas reprendre et récupérer en deçà. Mais si l'on cherche à spécifier un tel contenu, à identifier la transcendance comme ceci ou cela, généralement, on situe ce que l'on prétend dénommer transcendance dans l'économie d'un rapport, dans le contexte d'une situation commune avec l'en deçà dont il s'agissait au départ de le protéger et le séparer.

Jean-Michel SALANSKIS, in *Dictionnaire de l'Humain*, Presses universitaires de Paris-Nanterre

François Jullien, philosophe, helléniste, sinologue n'est pas chrétien. Il est cependant aujourd'hui une figure intellectuelle majeure pour penser ce qui arrive à la transcendance en général et au christianisme en particulier.

Situons d'emblée le champ de réflexion de ce numéro d'*Amitiés dominicaines* consacré à la transcendance. Ce mot recouvre des significations devenues plurielles, devenues telles sous la poussée de la sécularisation. Opposé à « immanence », ce terme désigne de manière large ce qui dépasse absolument et est d'une autre nature qu'un domaine de référence déterminé. Au Moyen Âge, il qualifie Dieu et se confond avec l'absolu. Plus tard, il renverra à ce qui est au-delà de toute expérience (Kant), à ce qui est au-delà de la conscience (phénoménologie et existentialisme), et même à la structure essentielle du sujet (Heidegger). Dans son acception spontanée, la transcendance demeure toutefois le plus souvent liée au divin. On pourrait dire que dans un sens philosophique, cette transcendance est une ouverture horizontale au monde ; dans un sens chrétien, c'est aussi une ouverture verticale, une ouverture à Dieu. C'est bien cette dimension qu'explorent les auteurs de ce présent numéro.

Témoins d'un passé révolu

En 2001, le philosophe et théologien Maurice Bellet, envisageant l'avenir du christianisme, écrivait¹ que celui-ci pourrait bien disparaître comme ont disparu d'autres grands courants du passé, l'héritage se limitant à quelques reliques culturelles. Près d'un quart de siècle plus tard, l'hypothèse pourrait bien se confirmer. C'est un autre philosophe, François Jullien, qui met des mots sans détour sur une expérience que tout un chacun peut faire dès qu'il se trouve hors du séraïl chrétien – avec ses

¹ BELLET Maurice, *La quatrième hypothèse. Sur l'avenir du christianisme*, DDB, 2001.

² JULLIEN François, *Dieu est dé-coïncidence*, Labor et Fides, 2024.

enfants, petits-enfants, voire amis de la génération de plus de 60 ans avec qui l'on a partagé la même foi. Cette expérience, c'est celle de se sentir comme le spécimen d'une espèce en voie de disparition, témoin d'un passé révolu, écartelé entre son désir d'être partie prenante de son époque qui ne partage plus ses fondements... et l'appel communautaire à renforcer son identité croyante d'autant plus qu'elle est ignorée. Beaucoup, en Europe occidentale, ont résolu l'inconfort de la tension en abandonnant progressivement la religion.

C'est bien le constat d'entrée que pose F. Jullien : « En une génération, la *nôtre*, l'idée de Dieu, du moins du Dieu chrétien, connaît le pire destin qu'on pouvait lui imaginer : sans bruit, elle est tombée dans l'indifférence. [...] Elle ne suscite même plus de rejet, plus même d'animosité. L'idée chrétienne ne parle plus ou disons qu'elle *ne porte plus*. » Même le cri nietzschéen « Dieu est mort ! » ne s'entend plus – il est enterré. Au mieux, ajoute l'auteur, visite-t-on encore nos églises comme des musées, ce qu'entrevoit bel et bien Bellet. Pis que la mort, l'indifférence, conclut-il.

Une interpellation venue du dehors

Mais l'on aurait tort de voir en ce constat la énième tentative d'un laïcisme vaguement satisfait de voir son adversaire de toujours en voie d'extinction. S'il a suivi, selon ses dires, un « chemin dissident » par rapport à son éducation chrétienne et que la manière dont il « rencontre l'Autre ne passe pas par la figure de Dieu », François Jullien rappelle que le christianisme a été au cœur de la formation de l'Europe et que, « même 'mort', Dieu ne cesse de hanter notre conscience de l'incommensurable et de l'absolu. Sinon, je n'aurais pas écrit *Ressources du christianisme*, où j'examine ce que le christianisme a fait advenir dans la pensée : la logique du paradoxe, l'infini de la subjectivité, l'intime, la figure de l'Autre en tant qu'autre, avec le vertige que cette idée suscite... »¹

Au passage, on pourra apprécier la pertinente acuité de l'évangélique principe selon lequel « le Souffle souffle où il veut et tu en entends le son ; mais tu ne sais pas d'où il vient, ni où il va » (Jn 3, 7-8) ! Après l'agnostique Marcel Gauchet qui voyait dans le christianisme la « religion

¹ François JULLIEN, *Ce que je pense du christianisme*, Interview parue dans *La Vie*, 13/05/2022.



de la sortie de la religion », c'est un autre philosophe de la même eau qui se demande : « quelle proposition pourrait-on énoncer à son endroit [ndlr : à l'endroit du christianisme] qui ne le dogmatise pas, et même le lave de

tout dogmatisme – le *dé-dogmatise* à jamais ? [...] Ou comment garder l'idée de 'Dieu' ouverte, disponible, accueillante, sans la laisser verser dans l'inconsistance et la débilité ? C'est-à-dire, au fond, quelle proposition pourrait garder à l'idée chrétienne de Dieu sa virulence et sa force de paradoxe, mais par *intelligence intérieure* ? Sans donc la laisser verser dans l'exclusion et l'intolérance ni non plus, à l'inverse, dans un plat unanimité de la pensée. » Rien de moins. Et d'ajouter : « Il faudrait qu'une telle proposition s'ancre d'emblée dans l'existence et serve à la promouvoir, et cela à la fois par sa cohérence interne et sa singularité : qu'elle rende la 'vérité' que revendique l'idée chrétienne de Dieu accessible à tous en ce qu'elle se vérifie immédiatement de *toute expérience* en même temps qu'elle active *la vie* dans sa ressource, ne vise à rien d'autre qu'à la déployer et *l'aviver*. » On ne s'étonnera pas que le philosophe-helléniste soit aussi un grand connaisseur de l'évangile de Jean...

Dé-coïncider

« Tenter de défaire l'idée chrétienne de Dieu de ce qui *l'enlise* » : si le terme 'transcendance' indique littéralement l'idée de franchissement, de dépassement et même si F. Jullien ne l'utilise pas, l'on peut sans doute voir dans sa démarche une forme de redéfinition radicale de la transcendance. D'une part, à travers sa requête de ne pas laisser se perdre l'idée de Dieu ; d'autre part, à travers sa proposition de « dé-coïncidence ». « Quand les choses 'coïncident, c'est-à-dire qu'elles se recouvrent entièrement, ou se recoupent complètement, qu'elles s'emboîtent donc parfaitement, cette adéquation est bien sûr satisfaisante : elle ne peut être que positive – 'ça colle'. Mais justement, du fait que cette adéquation est satisfaisante, elle se satisfait d'elle-même; s'attache à son adéquation, se repose dans sa coïncidence et s'immobilise. Elle ne s'en détache plus et

s’y enlise, s’y sclérose et s’y stérilise : elle ne travaille plus ou devient inerte – son effet devient *mortel*. [...] Or, on ne peut aborder ‘Dieu’ qu’en ne cessant de déborder et d’inquiéter toute coïncidence qu’on établirait de Lui, toute adéquation qu’on fonderait en Lui et sur laquelle on se reposerait – serait-elle celle de la ‘vérité’ de Dieu. Se dit en ‘Dieu’ le mouvement ou l’élan – le processus incessant – qui doit être toujours en train de défaire ce qu’on est néanmoins humainement – nécessairement – en train de faire quand on pense ‘Dieu’, de dé-stériliser ce qui se stérilise en nous de ‘Lui’. Ce qui fait ‘Dieu’ – justifie ‘Dieu’ – est donc d’abord de *fissurer* toute Coïncidence qui établirait son règne. » L’on trouvera au fil de ce numéro d’*Amitiés dominicaines* bien des consonances avec cette proposition, offertes par des voix multiples, croyantes ou non.

Peut-être la première dé-coïncidence à opérer est-elle précisément celle-ci : cesser d’enfermer « Dieu » dans une « transcendance » qui est en réalité un agrégat de représentations véhiculées au cours de l’Histoire, qui en disent plus sur les relations vécues entre humains que sur « Dieu » lui-même. « Soit l’*abstrait*, soit l’*intime*, telle est l’alternative ainsi que le déplacement, de l’un à l’autre, qu’opère Jean », estime F. Jullien. Si Jésus-Christ est pour lui un premier et grand « dé-coïncidant », c’est parce qu’il révèle et offre une vie plus-que-vive (zôè), qu’il fait déborder infiniment, sans jamais la mépriser ou la minimiser la vie qui est la nôtre (psuchè).

Ils ne se sont jamais rencontrés, mais il est de mystérieuses proximités qui rapprochent Jullien et Bellet, tous deux philosophes, l’un agnostique et l’autre croyant. « La dé-coïncidence fait entendre l’inouï », écrit le premier. « Cela n’a jamais été entendu, mais parce que radicalement nouveau, cela *ne peut pas* être entendu et par conséquent demeure *inouï*. La ressource du christianisme, pour la résumer d’un mot, est de *croire* qu’un *radicalement nouveau*, jamais encore entendu, soit possible : d’oser concevoir ce possible qu’est vivre sans plus poser de restrictions ni de conditions (ce dont pouvoir ‘ressusciter’ est la preuve extrême et la conclusion) », poursuit-il. Celui qui croyait en Dieu, celui qui n’y croyait pas : le clivage est ici sans objet, proprement impertinent. Tous deux ont travaillé, travaillent encore à la recherche d’une transcendance renouvelée par la pensée.

Myriam TONUS, OP

Sœur Christine Daine est clarisse, très ouverte aussi aux spiritualités orientales. Elle nous partage ici ce que fait résonner en elle le mot transcendance.

J'ai commis la présomption de répondre à l'invitation de parler de la transcendance. Quelle idée alors que je ne suis ni philosophe, ni théologienne ! Mais faut-il l'être pour en parler ? Nous sommes tous habités par cette question essentielle, parfois même sans le savoir. L'imagination d'un plus qui nous attire, d'une nouveauté sans cesse recommençant, d'un questionnement qui nous taraude et nous stimule tout à la fois. Nous souhaitons tous une brèche dans la banalité des jours, un ailleurs qui nous appelle : « sors de toi-même, va vers l'inconnu ! » Quelque chose d'étonnant qui nous aspire et peut bousculer notre vie mais faire sens aussi et nourrir notre quotidien.

Oui, la transcendance me parle, je dirais même que je suis « hantée » par elle. Je vais donc me risquer à en dire quelque chose, à bâton rompu et en invitant beaucoup les grands amis de mes lectures.

Je me reconnais bien dans l'attitude de François d'Assise, affaibli par les épreuves de la vie et presque aveugle, disant à ses frères : « Aujourd'hui frères commençons car nous n'avons encore rien fait ! » Commençons quoi ? Retournons aux lépreux, comme au tout début de l'ordre ? Oui, peut-être, mais pour moi je l'entends aussi comme un « commençons » qui n'a pas d'objet précis. Une ouverture du cœur, un élan vers plus grand que nous ! Désir jamais rassasié et qui se nourrit sans cesse. Il me fait penser à ce passage de Grégoire de Nysse dans *La Vie de Moïse* : « Aller de commencement en commencement par des commencements qui n'ont pas de fin ». Et j'entends Claire aussi, la « petite plante » de François, à l'ultime moment de sa mort, dire à frère Genièvre présent au milieu de ses sœurs : « Frère Genièvre, qu'as-tu de neuf à me dire sur Dieu ? »

La transcendance, c'est ce qui nous dépasse et que nous n'atteindrons jamais. Et en même temps cette chose qui nous dépasse c'est aussi ce qui nous est infiniment proche parce que nous l'expérimentons de l'intérieur, au plus intime de nous. Je pense aux béguines du 13^{ème} siècle et particulièrement à Marguerite Porete et Hadewijch d'Anvers qui usaient de paradoxes et d'oxymores pour donner un nom à Dieu : « le Loin-Près » ou « La Ténèbre-Lumineuse », la « Présence d'Absence ». Je pense aux haïkus dans le Zen japonais : des petits poèmes en 17 syllabes qui évoquent l'Absolu grâce au contingent : s'il n'y avait pas ce contingent qui fait « résonner » l'absolu, comme le gong fait vibrer le bol chantant, il n'y aurait pas d'absolu perceptible. Ainsi dans ce petit poème de Bashô :

*Sur la mer obscure
Le cri blême
D'un canard sauvage*

Chaque fois que je l'entends, c'est magique, quelque chose de spacieux s'ouvre en moi. Pourquoi ? La mer obscure n'a aucune couleur qu'on puisse voir et tout d'un coup le cri blême d'un canard la survolant ouvre une brèche dans l'obscur et la rend présente. Et le paradoxe c'est que le cri est blême, blanc. Avez-vous déjà entendu un cri qui avait une couleur ? Oui, quand il est très sauvage ! Comme s'il nous venait d'ailleurs afin que « l'entendant » nous « voyions » vraiment : nous pressentions quelque chose d'une transcendance qui nous éblouit.

A-t-elle un visage ? Celui de Dieu ? Et quel est ce visage ? Pour nous chrétiens, il faut d'abord passer par un paradoxe et dire que cette transcendance que nous appelons Dieu « n'existe pas » car si elle existait elle sortirait d'une origine qui la précède. Mais nous avons, nous humains, le pouvoir de « faire exister » Dieu, comme le disait Adolphe Gesché, par notre confiance en lui et par la relation que librement nous choisissons de nouer avec lui. Ce Dieu qui nous a voulu de toute éternité n'existerait donc pas sans nous ? Un Dieu précaire donc, parce que un Dieu de relation, un Dieu qui a besoin de nous, comme le dit Etty Hillesum ? « Si on disait cela plus souvent, les gens accourraient vers lui », écrivait sur le même ton Marguerite Yourcenar. Est-ce hasardeux de citer ici aussi Guil-

levic? Il parlait de lui sans doute, mais ne peut-on pas l'appliquer à Dieu ?

*J'ouvre le regard des hommes
Sur l'infini.
Mais moi, c'est leur regard sur moi
Qui m'y jette.*

E. Guillevic

Dieu est donc plus de l'ordre de la Présence que de l'existence comme le dit mon si cher Louis Lavelle : « Dieu est une présence, et non une existence. Dieu n'existe pas comme un être, ni comme un idéal, mais comme source et comme fin. C'est en lui que se produit le mouvement temporel qui nous fait être, mais il nous permet de nous constituer nous-même afin de prendre place dans son éternité ». Claire d'Assise appelle Dieu « notre grand Donateur » : Dieu est Don absolu, il nous donne à nous-même, sans avoir demandé notre avis mais il ne nous oblige pas. Il nous dit simplement « veux-tu ? » Et si nous disons « oui, je crois que la vie est un cadeau », il nous faudra entrer dans la logique de ce Don : recevoir, accueillir et redonner. Sans fin et jusqu'au bout. Il nous faudra aimer. Et c'est là que nous expérimenterons la transcendance.

J'aimerais raconter un peu différemment le récit de la création dans le Genèse. Ce Dieu qui chaque soir s'étonne devant ce qu'il a mis au jour, il voit que cela est beau et il se tait. L'avant-dernier jour, devant l'homme et la femme, il voit que c'est très beau et il se tait ! Et le jour suivant il se repose, dit le texte. J'en doute un peu. Un artiste a-t-il besoin de se reposer quand il a créé à partir du plus profond de lui-même ? Non, Dieu s'émerveille plutôt et a besoin d'une journée entière de silence pour se rassasier d'amour pour sa création. Et, pour moi, ce serait à ce moment-là, qu'il a eu le désir de venir nous rejoindre, comme s'il ne pouvait pas ne pas ! Comme le Bien-Aimé du Cantique des Cantiques il ne peut exister en dehors de son amour !

Pour ma part, j'aime me le représenter comme dans l'icône de la Trinité de Roublev. Trois personnages semblables et différents en conversation silencieuse, leurs corps parlent pour eux : la douceur des visages, les plis des vêtements qui se gonflent l'un vers l'autre, les gestes des mains, les regards intensément présents. Aucun mot n'est dit mais tout parle, entre les corps, d'une attente. Ce grand creux vide entre eux, ce vide en forme

de coupe est le lieu où nous sommes bienvenus à l'intérieur de leur communion. C'est un mystère, le plus grand mystère. « De l'âme d'un violon oseriez-vous relever les empreintes digitales ? » écrivait Gilles Baudry - Moine de Landévennec. Je n'en dirai pas plus. Sauf en laissant encore parler le poète :

*Avant toute chose,
Visage
Je me mets à genoux
Devant toi
Me tais comme l'escargot
Devant le soleil
Ou l'inverse*

E. Guillevic

Jean Duns Scot ne dit rien d'autre que tout ceci quand il dit que c'est d'abord par amour pour nous que Dieu s'est incarné. Nous sommes tous aimés également, et nous sommes tous singuliers.

« C'est le génie du christianisme, cette singularité partageable. Marcher dans les pas de Jésus, le Dieu fait homme, c'est prendre soin de chaque individu dans sa singularité et chercher à diffuser ce message à toute l'humanité, à le partager. Cette construction est la base des droits de l'homme. Mais elle est mise à mal aujourd'hui, avec la dissolution des identités dans la Toile et la consommation de masse. La singularité laisse place à une dépressivité diffuse. En tant qu'héritier du judaïsme et du christianisme, l'humanisme dont je me réclame peut cependant nous aider à cultiver la singularité partageable. » (Julia Kristeva)

Dans l'Incarnation de Jésus, Dieu se transcende lui-même pourrait-on dire. Il va jusqu'au bout de l'amour : « Nul n'a d'amour plus grand que celui qui se dessaisit de sa vie pour ceux qu'il aime » (évangile de Jean). Jusqu'à la mort infâme et humiliée, comme un esclave sur une croix. Où est la transcendance ? Le tout puissant d'amour se fait précaire, fragile, « il ne revendique pas d'être l'égal de Dieu » dit Saint Paul.

*Il s'est fait fragile
Pour ne pas faire peur.
Il s'est ouvert*

Comme s'il n'était qu'une ouverture

E. Guillevic

Devant un tel mystère, - admiratifs et émerveillés - nous ne pouvons que contempler. Je termine donc avec ce beau texte de Christian Bobin dans *Le Christ aux coquelicots* :

« Je voudrais être un fou qui ne posséderait qu'une seule chose : un cœur. Tu as forcé mon cœur. Tu as jeté l'émeraude du monde qui s'y trouvait et tu as mis le rien de ton amour à la place.

Ressuscité par ton souffle, mon cœur connaît une fièvre à rendre jaloux les feuillages des arbres, comme si le temps n'était qu'une brûlure de l'âme.

Tu es un tigre de douceur.

Dieu est aussi frêle que ces coquelicots que, pour leur profit, les hommes veulent arracher de la terre.

Il faut longtemps moudre les mots et mourir en silence pour faire cuire le pain du ciel.

L'art suprême, ce qui manque à tant de petits maîtres, c'est de savoir donner sa langue au chat.

Mourir, c'est comme tomber amoureux : on disparaît, et on ne donne plus de nouvelles à personne.

Je veux bien souffrir, mais je ne veux pas désespérer. Je ne laisserai personne éteindre en moi la petite lampe rouge de la confiance. Chaque jour j'attends tout. »

Christine DAINÉ, clarisse



« Nous doutons, nous avons douté, et pendant combien de nuits ai-je repoussé cette idée qu'après tout Dieu n'est au-dessus de nous qu'un tyran, ou qu'un monarque implacable, et que l'athée qui nie ce Dieu est au fond le seul homme qui ne blasphème pas.

Et puis une lumière m'est venue : si nous nous trompions en affirmant sa toute puissance et en voyant dans nos maux l'effet de sa volonté ?

Et si c'était à nous d'obtenir que son règne vienne ? Peut-être Dieu n'est-il dans nos mains qu'une petite flamme qu'il dépend de nous d'alimenter et de ne pas laisser éteindre. Peut-être sommes-nous la pointe la plus avancée à laquelle il parvienne. »

Marguerite YOURCENAR, *L'œuvre au noir*, éd. Gallimard, 1968

Caroline Chariot-Dayez est une artiste peintre belge. Philosophe de formation, elle considère que philosophie et peinture sont comme l'endroit et l'envers d'une même démarche. Elle expose régulièrement dans des lieux de spiritualité, où certaines de ses œuvres sont d'ailleurs à demeure. Dans une interview que l'artiste a accordée au magazine l'Appel en octobre 2003, elle parle de ce lien mystérieux qui unit son art à sa pensée.

« L'art, quel qu'il soit – la peinture, la musique, la danse – permet d'éveiller l'homme à la beauté. Et les gens sont assoiffés de beauté, elle les rend heureux. L'art doit parler à leurs sens pour les toucher. Je crois beaucoup à son pouvoir thérapeutique. Un tableau doit faire du bien, donner de la joie.

En peignant, j'ai l'impression que tout d'un coup, quelque chose me submerge, que l'univers s'ouvre. D'être emportée hors de moi. Peindre me procure un sentiment de transcendance, comme si j'étais englobée dans quelque chose de beaucoup plus vaste que moi, avec la sensation d'être ravie, dans les deux sens du terme. Je suis comme siphonnée, mon être est totalement vidé, comme si j'étais creuse.. Et cela s'accompagne de la plus profonde joie.

Pourtant, cette expérience mystique de la peinture, j'ai longtemps eu du mal à la rendre compatible avec ma croyance chrétienne. Je me demandais comment l'intégrer dans ma foi. Et puis j'ai découvert la philosophe Simone Weil qui a mis des mots sur ce que je ressentais. J'ai compris beaucoup de choses, notamment que cette expérience très spéciale où à la fois, je me perds et je suis dans la joie, est en fait une expérience de résurrection.

Enfant, je peignais déjà en recopiant des tableaux célèbres. En peignant, je faisais des expériences extrêmement bizarres. Je me sentais à la fois très



C. CHARIOT-DAYEZ, *Âme extasiée*

La philo a comme base l'étonnement devant ce qui est. Elle est donc fondamentalement axée sur une forme de mystère des choses, de l'être. Cette quête n'est pas très loin de la démarche religieuse puisque le terreau dans lequel pousse la foi est le sentiment du mystère. Le lien entre elles est une phrase de Platon : « La philosophie, c'est apprendre à mourir. » Et la peinture est une mort à soi-même. C'est quand on est dans une situation de dépossession de soi que l'on fait une œuvre personnelle. A ce moment-là, on est le plus créateur. C'est pour ça que je ne signe pas mes tableaux. »

heureuse et totalement dépossédée de moi-même. Je ne me rendais pas compte du temps passé, j'étais dans le flou complet.

C'est pour cela que j'ai fait la philosophie : je voulais comprendre ce que je vivais à ce moment-là. Lorsqu'on connaît ce type d'expériences, on n'en doute jamais, on ne se dit pas que c'est rien, surtout si elles se reproduisent.

J'ai trouvé des réponses à mes interrogations chez le philosophe français Maurice Merleau-Ponty. Il m'a révélé que ce que je ressentais, c'est le sentiment d'appartenir à quelque chose de plus vaste que moi qui m'englobe et me porte quand je peins, et dans lequel je me perds.

Jacques Vandenschrik, ancien professeur de français dans une école technique, responsable des orientations pédagogiques de l'enseignement secondaires et puis du service d'étude au sein de l'enseignement catholique, est aujourd'hui un poète reconnu. Il a obtenu trois prix littéraires importants et a publié à ce jour onze œuvres poétiques. Son écriture fait toujours appel à la sensibilité et à l'intelligence du lecteur. Il a accepté d'écrire un « billet » sur le thème de la transcendance de son point de vue de poète, d'artiste, de l'amoureux du dire bien.

En ce temps là, les mystiques avaient leurs habitudes. Et Dieu semblait volontiers frôler notre monde. On croyait même, qu'à certaines époques troublées, il aimait ces irruptions gracieuses. « Il est passé en hâte par ces bois, et son seul passage les a laissés revêtus de beauté... ». Hildegarde, Surin, Teresa, Inigo, Juan de la Cruz... Chacun, chacune menait ses affaires avec « Sa divine Transcendance »... Et nous lisons encore leurs œuvres, avec un peu de jalousie et d'envie. Mais, convenons confusément que nous sommes devenus exilés, lourds d'un regret dépourvu devant leurs châteaux intérieurs, leurs univers de mots. Ils nous rendent aussi un peu tristes. On ne les quitte pas le cœur léger. C'est que les choses ont bien changé. Kant est passé par là. Le professeur maniaque de Königsberg, adorant le bon vin et les repas avec des amis, métaphysicien enclavé comme son bout de terre balte entre Pologne et Lituanie, nous aura appris, avec sa minutieuse géographie de l'être, à marcher sur le fil du rasoir de la raison pure, de la vie pratique et du jugement. À nous faire fréquenter sa « reine Vernunft » (raison pure), il nous aura (dé)montré que notre savoir ne joint jamais la chose en soi. Et voilà redoublée, sur un autre bord, la transcendance justifiée de ce Dieu : deux fois inconnu, inconnaissable. La vieille stabilité du discours humain, traditionnellement légitimé par la base objective du contact possible avec Dieu lui-même, s'en trouve désormais fragilisée. Il n'en fallait pas plus pour qu'avec opportunisme, Feuerbach articule, sur cet ébranlement métaphysique, sa critique de la religion. Le croyant, selon lui, ne créerait la fiction de Dieu qu'à la seule fin d'apaiser son angoisse.

Invoquer l'inconnaissable ?

Il nous faudra attendre l'émergence de la phénoménologie, la bienveillance de sa méthode à l'égard de ce qui se montre à la conscience humaine, l'expérience concrète, libre et vitale du sujet. Et que le temps soit venu pour ce dernier, de se placer dans une réception moins cruelle de sa confiance en son Dieu inconnu, et les maîtres du soupçon remis aux mains de la nuance. Et qu'il s'agisse de prendre librement position à l'égard de cet inconnaissable, de définir non plus ce que pourraient bien être les décombres métaphysiques d'un Dieu jadis prétendument convoquant en son essence même ; mais aussi d'avouer sans complexe ce qu'on peut définir de notre rapport libre à Lui et de notre éventuel désir éperdu de son ombre sur nos vies ? Fût-il ce Dieu sans vérification, s'avancé (se déroband ?) dans un imaginaire sans garantie... Et partager avec tous les humains (toutes les formes d'existence ?), l'essai d'un message mal assuré, moins encombré par nos indiscrettes certitudes ? Les plus confiants appelleront prière cet office risqué d'invocation de la transcendance, les autres l'appelleront parfois poème ou parfois évocation muette et désolée, comme d'un amant disparu. Au fond, quelle différence ? Il faut se souvenir du fait que – les poètes pensent sans doute un peu plus souvent à cela – le langage souffre lui aussi, par sa nature même, d'une inaptitude foncière à joindre ce dont il parle. On ne le sait que trop : le langage n'est pas le réel, la parole est toujours d'abord le signe (fût-il lumineux) de l'absence de la chose même dont elle parle. La parole est signe de l'obstacle à son désir de transparence... Etrange figure de distance et d'absence des choses, apparaissant en miroir de l'absence de Dieu, l'éternel recherché...

Dire quel silence L'oblige ?

Les poètes ont des manières très diverses de nommer Dieu ou de s'adresser à lui. Il en est (Rilke, par exemple, dans ses premiers grands textes ; ou Pierre Emmanuel, ou Péguy, Loys Masson, tant d'autres) qui font de son nom un usage dont l'insistance paraît à d'autres excessive. Le mot 'Dieu' lui-même, en son usage, emmenant avec lui tant de cultures inconscientes et de théologies implicites, finit par encombrer plus que révéler. Et d'autres (tel, souvent, Hölderlin) choisissent de s'en abstenir estimant que la forme mystérieuse de la hantise que la pensée de Dieu pro-



voque en eux, est si souterraine et intense qu'ils ne le peuvent nommer qu'au travers d'implications d'existences métaphoriques, voire celles, paradoxales, où son absence est si douloureuse qu'on ne pourra en lire d'abord que le silence qui l'oblige. On peut lire de cette façon: « C'est le cachot des torturés ou le lit d'un affaibli dont l'esprit en lambeaux reçoit le ciel bleu comme une offense/ C'est un attroupement de mutilés autour d'un homme fait qui serait bel et bien image de Dieu/C'est une jeune mère au ventre froid plus que nulle pierre au monde/C'est un enfant malingre qui ne dort ni ne veille

dans un jardin de pluie amère et de douleur muette ». On voit ici, proposé sous ce texte du poète Henri Pichette, l'étrange retournement de l'immanence radicale de la souffrance humaine au-delà de laquelle certains pensent pouvoir évoquer une aspiration muette vers une transcendance de réparation. Le risque des poètes...

Comme un devoir de porter plainte ?

La poésie, la vraie, celle que, plus personnellement, je lis ainsi comme véridique et secourable, s'achemine toujours, pour moi, à partir de l'image, vers une philosophie du sentiment de vivre, de son éclat amer, de son chagrin aussi, du manque, de la mélancolie de n'être jamais dans la plénitude, d'en être inconsolable, aussi parfois, de se reconnaître par la misère des mots, le devoir de porter plainte (devant qui ?), d'aspirer à la réparation de cette injustice proprement métaphysique à travers la vision attisée de la stupéfiante beauté du monde. Car, dans l'espérance d'une restauration, une réparation quasi métaphysique instruit son message de célébration du réel « par dessus » son manque essentiel. Le réel bouleversant de beauté est ainsi évoqué dans le chagrin de Son absence... Par les choses, cheminer au-delà des choses. En quête hasardeuse de ce que Sophie Nau-

leau nomme finement « ce ‘je ne sais quoi’ qui ne cessera, siècle après siècle, de changer de registre, d’appeler à la transcendance ou à la dissonance ».

Et s’il se peut que, parfois, un poème éclore ou qu’une parole longtemps attendue, douloureusement mûrie dans l’incessant travail des mots, s’il se peut que des mots viennent, presque à la manière d’une forme de sanglot intérieur dont on ne sait s’il vaut mieux qu’on le réprime ou qu’on s’y livre, en espérant qu’il offre au moins un refuge, fût-ce celui du chagrin, s’il se peut que quelques vers, là où nul ne les attendait, étourdissent un lecteur qui ne se savait pas ainsi appelé, mais qui découvre, à travers un ton, une image, une sensation, le souvenir d’une détresse personnelle, l’éclat furtif d’une lumière « autre », l’entrevision d’un monde plus clair, plus profond, moins injuste, s’il se peut que parfois, rarement, cela réussisse, que le texte « tienne », celui ou celle par qui cela s’est offert, sait bien qu’il ne fut que visité et que quelque chose, en lui, s’écartant, a laissé comme une trace pour un Autre. Tant le poème, quand il se montre, paraît venir d’une incertaine mémoire nocturne, se réclame d’une expérience secrète qui ne se savait pas à ce point silencieuse et reçue... Car « quel est d’entre vous l’homme auquel son fils demandera du pain, et qui lui remettra une pierre? » (Matthieu, VII, 9).

Vocations temporaires, patiences de hasard, tourments des mots obscurcis, les vrais poètes ne font que nourrir des signes... Il faut d’ailleurs se méfier des poètes « qui trop existent » et leur préférer ces songeurs qui attendent une maigre visite.

Jacques VANDENSCHRICK

Assez spontanément, l'on a tendance à associer la « transcendance » à Dieu, à la religion, à tout ce qui est « au-delà » de l'humain et de son expérience. Dominique Collin, philosophe et enseignant à l'Université des Aînés à Louvain-La-Neuve et à Bruxelles, met au jour cette logique qui, poussée à son extrême, peut finir par installer un rapport d'inégalité dans lequel l'humain est toujours inférieur.

Il me faut commencer par un aveu. Ce qui me gêne avec le concept problématique de « transcendance », c'est l'usage ravageur qu'on en fait : alors que la question de la transcendance a perdu de son importance, il en est qui la brandissent comme un étendard, en font un mot d'ordre. D'autres l'exhibent comme la relique d'un monde révolu dont ils ont la nostalgie et espèrent le retour. D'autres encore emploient la transcendance comme un hypnotique opiacé : ça fait planer ! Pour paraphraser Michel de Certeau qui parlait de la foi : « la transcendance, on n'y croit plus, on l'utilise ». Combien de fois n'a-t-on pas reproché à mes discours d'avoir omis de parler de « transcendance » comme si le mot réglait d'un coup l'énigme de la vie humaine ?

J'ai ainsi maintes fois constaté que le rappel de la « transcendance » fonctionnait souvent comme un coup de force qui exclut la parole où pourrait s'exprimer l'« ouverture à » en dehors de laquelle la « transcendance » s'abîme en idéologie. La « transcendance », en tant que valeur indiscutable de celui qui veut en imposer, mais avec laquelle il n'est pas lui-même en rapport, est l'arme favorite de l'accusateur : « Vous n'en parlez pas, c'est donc que vous n'y croyez pas » ; « vous n'en parlez pas, c'est donc que vous en manquez ». Il y a comme une brutalité de la transcendance – une manière de prise de pouvoir, d'imposition, de maîtrise ou d'emprise, qui ne laisse au sujet aucune possibilité de se déployer pour soi-même, mais au contraire l'assujettit de part en part à cette hégémonie qui le surplombe. Ceux qui réclament de la « transcendance » veulent de



la hiérarchie et de l'ordre car, à leurs yeux, seule la transcendance est à même de remettre chaque être à sa place, Dieu en haut, l'homme en bas, le supérieur au-dessus de l'inférieur, l'homme dominant la femme, etc. La transcendance n'a pas sa place dans cette conception, puisque tout est déjà en place. Mais elle sert à faire ce que j'appelle la « police de la transcendance » : ceux qui seraient tentés de s'échapper des assignations fixées « une fois pour toutes », elle les rappelle à l'ordre et au respect servile du devoir et de l'autorité. Pour ces gens-là, la transcendance a le visage du Chef.

La transcendance est existence

Un autre grief au terme de « transcendance » est qu'il désigne une chose immobile, éternelle et presque sans qualité. Il lui manque son sens verbal : *transcender*, ce qui ne peut se dire, en rigueur de terme, qu'à partir d'une expérience immanente qui ne peut qu'être celle de notre finitude. En ce sens, il n'y a de transcendance que rapportée à l'homme : « l'homme passe infiniment l'homme », a parfaitement dit Pascal. Ou, encore : l'homme est « transcendance en acte, toujours en devenir, toujours vers un avenir... » (Marc-Alain OUAKNIN, *Lire aux éclats*, p. XIX) Pour ma part, je risque cette formule : *la transcendance de l'immanence est plus transcendante que la transcendance sans immanence*. Ce que le mot transcendance désigne ne peut plus être la condition séparée, à la limite de la nature, ou l'état pour nous à jamais virtuel de ce qu'on appelait autrefois le « Ciel », mais une dimension qu'on peut aller jusqu'à dire *parfaitement*

immanente, comme ce qui fait ex-ister, c'est-à-dire, *sortir de soi* (exister veut dire : « être tenu hors de soi »). La transcendance est dans ce *-ex*. Il convient en effet de désabstraire la transcendance de son caractère notionnel pour lui faire retrouver sa portée *contestatrice* et, en ce sens, existentielle. Transcender, c'est d'abord faire obstacle à la transmission des stéréotypes caractéristiques des discours idéologiques. Le « désordre » de la transcendance s'efforce de soustraire les discours et ceux qui les parlent à une immanence sans altérité et sans liberté.

La transcendance, c'est l'existence qui cherche sa raison d'être hors d'elle-même. C'est le refus de se prendre pour son propre être. C'est une manière de se tenir hors de l'idolâtrie du Moi, de cette assignation à une identité qui définit les politiques tentées par la « pulsion totalitaire » (Freud) au nom d'une fausse transcendance (l'Identité Nationale, le Peuple, le Sang). Tout ce qui ne se donne pas comme altérité-altération n'a pas de valeur. Sinon on se contente d'être ce que l'on est et ce contentement enferme sur soi. Et il n'y a d'altérité-altération que comme transport, ce que traduit le *-ex* du verbe exister : un Dehors qui rend possible d'être autrement. Un transport du reste très paradoxal, car il est à la fois ce qui nous déplace, le déplacement lui-même et ce qui nous arrive. C'est cette transcendance de soi à soi qui répugne à toute fixité, immobilisme ou identité figée que rend possible *l'Autre à soi*, cet autre que nous devenons sans cesser d'être soi.

La transcendance est appel de l'Autre

L'immanence sans transcendance est *centripète* : le moi se représente être le centre, il voudrait intéresser les autres — il n'y a dans cette attitude que vanité et égoïsme. Cela, c'est ce que le moi voudrait être : se suffisant à lui-même. Or, nul n'est lui-même à lui tout seul : nous nous sentons privés de nous-mêmes tant que nous n'existons pas à l'appel de l'Autre. Cet *appel*, c'est ce que nomme la transcendance ; il répond à notre insuffisance originare, à ce « manque à être » qui nous transcende. Personne ne se tiendrait « hors de lui » s'il n'y était appelé et cet appel n'aurait pas le pouvoir de nous sortir de nous-mêmes si nous nous suffisions à nous-mêmes. Mais puisque cette insuffisance à soi est source d'une souffrance (quand bien même je n'aurais pas de raisons objectives de souffrir), et d'une souffrance dont l'autre est la clef, il est tentant de s'illusionner se suffire à soi : l'individu veut pouvoir s'identifier et être

défini selon l'identité qu'il se donne. La *suffisance*, cette prétention infatuée qui fait croire que l'on est ce que les autres souffrent de ne pas être, est le signe d'une vie qui, littéralement, n'existe pas, c'est-à-dire manque de transcendance. En un mouvement contraire à celui qui fait exister, la suffisance rapporte tout aux intérêts du moi et le rétracte sur lui-même.

En revanche, l'immanence de la transcendance, ce que veut signifier l'exister, est *centrifuge* : car le propre de la vie, sa transcendance la plus fondamentale, c'est de se communiquer, de se diffuser et de se propager. La vie *perdue*, c'est la vie sans existence, sans transcendance, étale et létale, recroquevillée sur elle-même ; la vie *retrouvée*, c'est la vie en tant qu'elle se donne. Apparaît alors ceci, qui est remarquable : si l'on existe, c'est pour retrouver la prodigalité originnaire de la vie, son effusion créatrice. On comprend alors que la transcendance qui se dit ici est la transcendance même de la vie, cette vie qui *donne sans jamais s'imposer*. Aimer sera alors le verbe de cette transcendance à même l'immanence puisque, aimer, c'est donner sans jamais imposer sa personne. Ou encore, aimer, c'est mettre notre vie à la merci d'une autre et c'est alors dans la vie de l'autre, dans cette autre vie, que nous sentirons s'accomplir la nôtre, et la nôtre se vivifiera de tout ce que nous sentirons retentir dans la sienne. C'est en aimant la vie vivante en soi et hors de soi que l'on se transcende.

Dominique COLLIN

À 17 ans, en lisant les mots «je sens» dans un vers de Mallarmé («Je sens que les oiseaux sont ivres»), Jean Claude Bologne ressent «une décharge électrique». «Les mots se brouillent, la page disparaît, et avec elle la table, la chaise, la pièce, le monde et moi-même». Cette expérience brève d'un « présent élargi », d'une « unité foncière de la réalité » l'a marqué toute sa vie : il s'est senti « responsable parce que unifié », mais aussi libéré de la peur, dont celle de la mort. Athée, il récuse la notion de transcendance et une explication par le mot Dieu.

« Quarante ans ont passé. Je peux témoigner qu'on y survit , mais aussi qu'on survit à l'immense désarroi de ne plus le connaître. Appelons-le *absolu* - le mot « Dieu » ne m'a jamais traversé. Parlons de *joie* - l'extase m'a toujours semblé une maladie honteuse. De *certitude* - la foi du charbonnier m'a toujours laissé sceptique. De *néant*, je ne connaissais même pas le mot « kénose ». Absolu, joie, certitude, néant : tout cela n'aura duré qu'un instant.

Pour le reste, les milliards de secondes qui se bousculent pour tisser vaille que vaille une vie, je suis comme vous: je vis dans un monde relatif, à l'affût des plaisirs quotidiens dont la somme ne mérite pas de s'appeler joie, et dans le doute, toujours, le doute... Mais ces rares instants qui ont contredit pour toujours ce que je croyais être ont donné sens à tout ce qui a suivi. »

« Le mysticisme athée dérange tous ceux qui ont des convictions profondes. Mais c'est bien parce que aucune étiquette ne peut couvrir l'expérience absolue qu'il faut recourir au paradoxe. Parce que le paradoxe aussi dérange, et nous renvoie sans cesse à la question qui ne peut avoir de réponse. Oublions un instant le mot « Dieu », dont ont cherché à se libérer les mystiques les plus audacieux et, derrière le mot « Dieu », interrogeons la notion d'absolu, d'infini, que l'athée peut aussi bien concevoir que le croyant. L'irruption brusque de ce qui nous dépasse provoque la même extase. À quoi bon vouloir la nommer? Et qu'importe ce qui la procure, religion, art, communion avec le monde ? Il n'y a pas de visa ni de contrôle aux frontières pour un voyage dans l'infini.»

Extraits de Jean-Claude BOLOGNE, *Une mystique sans Dieu*, Albin Michel, 2015.

Ce philosophe et théologien du moyen-Âge (13^{ème} siècle) semble avoir eu une vision assez impersonnelle de Dieu : il insiste fortement sur son immanence et chez lui, on lit peu de choses sur la croix. Peut-on le reconnaître comme un mystique chrétien ? Sur quel chemin nous mène-t-il ?

Maître Eckhart était un frère dominicain très actif : prieur du couvent d'Erfurt, deux fois professeur à Paris, grand prédicateur auprès des béguines et des moniales à Strasbourg, etc. Condamné à Cologne pour un prétendu panthéisme dans ses écrits, il part à Avignon pour se défendre devant le pape mais il meurt en chemin.

La spiritualité qu'il prêche est à première vue très abstraite, au-delà de tout sentiment et de toute émotion, sans aucune image de Dieu. En effet, il parle beaucoup du détachement. Cela peut paraître très ardu et négatif, mais derrière tous ces mots, on doit lire une recherche de la béatitude, déjà accessible sur terre. Il s'agit bien sûr de la béatitude de « *l'homo viator* ». Dans le sermon sur la montagne, les béatitudes nous parlent elles aussi d'une béatitude « *in via* », d'un bonheur « en chemin » ; elles sont à la base de la vie chrétienne.

Un chemin d'abandon, d'inconnaissance et de lâcher-prise

La mystique d'Eckhart est bien une mystique chrétienne: avec les pères de l'Église grecque, il croit que Dieu s'est fait homme pour que l'homme puisse devenir Dieu. Le Christ est le nouvel Adam : en lui, toutes les vertus sont présentes dans leur plus grande pureté. Et les vertus qui préparent à la déification sont : humilité, pauvreté d'esprit, noblesse intérieure. Le Christ habite en nous au-delà de toute joie et de toute douleur. C'est le cœur de l'enseignement spirituel d'Eckhart, à savoir le « délaissement » (*Gelassenheit*). « Voici que nous avons tout laissé derrière nous. » (Mc 10, 28). C'est l'abandon de tous les sentiments, de tous les concepts, c'est ce chemin du non-savoir qui nous fait parvenir à l'unité avec Dieu.



Vivant à une époque très troublée, qui connaît de nombreux changements dans la culture et la société, mais aussi une grande confusion au sein de l'Église, il propose un chemin spirituel basé sur une sorte de « séparation » (*Abgeschiedenheit*). C'est un chemin d'intériorisation, qui nous emmène au plus profond de notre âme. Nous vivons tous dans le monde de façon « dispersée », avec nos perceptions et nos impressions changeantes, nos sentiments, nos émotions, nos idées. Notre vécu nous emmène constamment à l'émotion. Le vide est le seul moyen de se défaire de cette multiplicité d'images et d'idées, de nous défaire de ces besoins et désirs, afin de retrouver l'unité intérieure.

Dans un de ses sermons, le dominicain évoque Jésus chassant du temple les marchands, les animaux de sacrifice, l'argent, les changeurs (Mt 21, 12-13). Notre vie intérieure, dit-il, ressemble parfois à cette place du temple très animée où il se passe beaucoup de choses. Cela peut nous jouer des tours lorsque nous prions. Mais ce ne sont pas les choses, les autres, le temps ou le lieu qui sont le vrai problème, dit-il: en fait, le problème, c'est nous-même, et en relation... avec nous-même. Le problème est lié à notre volonté propre, même si c'est largement inconscient. La question fondamentale est l'acceptation, la réconciliation avec nous-mêmes, avec le temps et l'espace, ici et maintenant. « Celui qui est à l'aise est à l'aise en tout lieu et avec tout le monde », dit-il. Il s'agit pas d'un acte de la volonté mais plutôt d'un lâcher-prise. Pour Eckhart, le vide

n'est donc pas une fin en soi mais c'est faire de la place pour Dieu qui nous habite et qui est le véritable bonheur.

Dieu est-il extérieur à nous ?

Pour beaucoup de gens, Dieu est quelque chose d'extérieur à nous. Abandonner sa volonté est menaçant si l'on croit vraiment que la volonté de Dieu est à l'extérieur de nous. Dans cette optique, parler d'obéissance se heurte évidemment à des résistances. Mais s'il est vrai que Dieu est notre vrai fond, qui nous porte au plus profond de notre être, alors il est tout aussi vrai qu'en s'approchant de Dieu, nous nous approchons aussi de nous-mêmes. Cela rend complètement différent l'accomplissement de la volonté de Dieu : elle n'est plus en dehors de nous comme une sorte de « concurrent » à notre bonheur personnel. Non, la volonté de Dieu « est » notre bonheur. C'est ainsi que l'on devient libre et heureux.

Le but de la vie chrétienne n'est pas tellement l'obéissance, le dépouillement, la perfection, la dépendance ; tout cela n'est qu'une aide. Dieu veut voir son Fils naître en nous, dit Eckhart. Voilà ce qu'est la liberté. « Devenir Fils », c'est participer à l'intimité de Dieu, avoir un accès libre à lui, être un enfant dans sa maison. « Être Fils », c'est bénéficier d'un préjugé favorable. Nous sommes acceptés tel que nous sommes. Tout nous est donné, nous n'avons besoin de rien de plus. Nous sommes invités à cesser d'être des serviteurs de Dieu pour devenir ses amis et partager son intimité, recevoir son Esprit. Le Saint-Esprit de Dieu est la vie intérieure intime de Dieu lui-même. En lui, nous devenons enfants de Dieu, comme le dit l'Écriture.

Notre identité est donc d'être aimés par Dieu, à l'image de Jésus (Rom. 8, 14-16 ; Gal. 4, 6-7). Jésus est aimé parce qu'il est Fils, avant même d'avoir commencé sa vie publique, avant d'avoir fait quoi que ce soit pour Dieu ou pour l'humanité. Il est aimé de toute éternité. À l'image de Jésus, nous pouvons nous aussi être dans une telle relation avec Dieu. Nous sommes aimés avant même d'avoir le moindre mérite. Nous n'avons rien à prouver à Dieu. Nous n'avons pas besoin d'être acceptés; nous le sommes déjà. Nous sommes donc invités à nous réconcilier avec nous-mêmes.

Nous commençons alors à voir la vie différemment. En descendant au "fond" de notre vie, nous allons aussi nous réouvrir au monde. Nous apprenons qu'en réalité, tout ce que Dieu a créé est bon. Dieu est en

nous et il nous entoure. « Tu es en moi et moi, je suis en toi », dit Jésus en prière avec son Père (Jean 17, 21). Comme Paul le rappelle : « En lui nous avons la vie, le mouvement et l'être » (Actes 17, 28). Nous aussi nous sommes « en » Dieu. La spiritualité de Maître Eckhart conduit à une profonde liberté à l'intérieur de nous-mêmes et, qui plus est, à une véritable jouissance de la création et de Dieu, qui en est le cœur. Il existe une immense miséricorde qui lie ensemble tous les hommes et toute la création.

Un chemin de bonheur

Quelque part, Eckhart écrit que Dieu est un vert pâturage, un terrain ferme, fertile, un terrain de vie. Dieu rend notre vie féconde et la rend agréable pour les autres. Et lorsque nous trouvons ce vrai bonheur dans notre vie, spontanément nous allons le partager avec les autres. Sa spiritualité n'est donc pas une spiritualité intellectualiste, mais une force et une jouissance qui anime la volonté de l'intérieur. Au fond de notre âme, il y a quelque chose qui rassemble toutes nos forces et qui nous ramène au monde. C'est dans cette profondeur que l'on trouve le pouvoir de vivre pleinement et d'avoir une vie féconde. Réconcilié avec notre propre vie, en communion avec tout ce qui est, il ne reste plus qu'une paix infinie et un amour profonde, une force de vivre, une joie qui donne la vie, pour nous et pour les autres.

fr. Patrick LENS, OP

Couvent de Leuven

NDLR : Les intertitres sont de la rédaction.



« C'est la *petite* quantité qui fait la qualité du meilleur bonheur » disait Zarathoustra sous la plume de Nietzsche : le bruissement d'un lézard dans l'herbe, un souffle, un clin d'œil contiennent le secret du bonheur, parce qu'ils sont au bord du grand néant qui nous engouffre – « Silence !... C'est bien parce que ces expériences sont fulgurantes, qu'elles résument l'éternité en un instant et l'infini en l'unité, qu'elles sont fortes et précieuses. »

« Peut-être est-ce le paradoxe le plus singulier, et le rôle de l'athée, que d'obliger Dieu à naître. »

Extraits de Jean-Claude BOLOGNE, *Une mystique sans Dieu*, Albin Michel, 2015.

« Le visage de mon prochain est une altérité qui ouvre l'au-delà. Le Dieu du ciel est accessible sans rien perdre de sa transcendance, mais sans nier la liberté du croyant. »

Emmanuel LEVINAS, *Difficile liberté*, 3^e éd., Albin Michel, 2023

Vous avez aimé cette publication ?

Merci d'envoyer vos commentaires, suggestions ou propositions d'articles à :

Monsieur Alain LETIER
Rue Jean Haust 5/203
1348 Louvain-la-Neuve
Tél.: 0478 32 57 79
Courriel : alain.letier@gmail.com



Conditions d'abonnement

4 numéros par an :

- **Belgique ~ Abonnement ordinaire : 15 €**
Les suppléments de soutien sont les bienvenus
- **Étranger ~ 20 € par virement, en donnant à votre banque les informations IBAN & BIC (cf. ci-dessous)**

**À verser au compte BE58 0682 1109 6679 (BIC : GKCCBEBB)
des Fraternités Laïques Dominicaines A.D.**



Comité de rédaction

Jean-Pierre BINAME - Dominique DE RYCK -
Alain LETIER - Ludovic NAMUROIS - Myriam TONUS

Belgique-België
P.P.
5330 Assesse
P 302451



Responsable : Pierre-Paul BOULANGER - rue du Ciseau 10
1348 OTTIGNIES - LOUVAIN-LA-NEUVE

Bureau de dépôt : Assesse. Périodique trimestriel
Avril - Mai - Juin 2024